

nationalistes n'ont trouvé le soutien de la majorité de la population (même s'il est possible qu'en Écosse cet état de fait se modifie bientôt). Par ailleurs, dans quelle mesure le langage du celtisme et de l'interceltisme a-t-il façonné les mouvements gallois, écossais et irlandais ? Aujourd'hui, que ce soit en Écosse ou au pays de Galles, les partis nationalistes ne font plus usage du langage du celtisme, fait que sous-estime E. Chartier-Le Floch. En Écosse, le celtisme soulève l'épineuse question du sectarisme religieux : à tort ou à raison, le terme « celtique » en est venu à être associé à l'Église catholique et désigne l'équipe de football de Glasgow. Aujourd'hui, au pays de Galles, les nationalistes concentrent leurs efforts sur la langue et la machinerie de la dévolution ; pour eux, aucune de ces questions ne débouche sur les promesses du panceltisme. L'Irlande est bien sûr différente, la langue du nationalisme celtique étant devenue l'idiome officiel de l'État. Toutefois, comme le montre l'ouvrage, les nationalistes irlandais se sont souvent montrés sceptiques à l'égard du panceltisme, y voyant même une sorte de dévoiement, d'inspiration protestante, éloignant les militants d'une véritable réflexion sur l'avenir de la nation.

Il serait également intéressant de savoir dans quelle mesure les autres mouvements nationalistes « celtiques » se sont faits mauvais bergers pour les militants bretons, ou peut-être aussi dans quelle mesure les militants bretons ont été de « mauvaises brebis ». On ne saurait de la sorte douter que les leçons du soulèvement irlandais de Pâques 1916 aient été mal comprises en Bretagne : la création, quelques années après, de la République d'Irlande, ne résulte pas de l'action d'une minorité héroïque, mais de celle de vagues successives de mouvements populaires. On peut également se demander si le statut de la culture de langue galloise concerne vraiment la Bretagne, les deux pays ayant des histoires très différentes.

De façon générale, l'ouvrage d'E. Chartier-Le Floch nous propose une relecture pertinente, utile et intéressante, de l'évolution de l'*Emsav* et soulève des questions concernant l'identité, les stratégies politiques et les cultures minoritaires. Il montre comment l'affirmation d'une identité dans une contrée déterminée ouvre des questions plus vastes concernant la position de cette contrée dans des contextes beaucoup plus amples, à l'échelle du monde.

Sharif GEMIE
professeur à l'Université du Sud du Pays de Galles
(traduit de l'anglais par Patrick GALLIOU)

Paul MEUNIER, *Saïk ar Gall (1882-1975). Pionnier du mouvement rural*, Morlaix, Skol Vreizh, 2014, 294 p., ill. n. b. et coul.

C'est une biographie fort intéressante que livre ici Paul Meunier au sujet de Saïk ar Gall, dont le parcours personnel illustre la trajectoire d'un certain nombre de militants de la démocratie chrétienne bretonne dans le premier xx^e siècle.

Issu d'une famille de paysans aisés de Plabennec, au cœur du Bas-Léon, François (Saïk) ar Gall, né en 1882, est touché par le souffle social et démocratique qui secoue les milieux catholiques à la charnière des deux siècles, dans la foulée de l'encyclique *Rerum Novarum*. Élève du collège Sainte-Marie du Likès à Quimper, où il « apprend l'agriculture », à la fin des années 1890, il est sans doute dès cette époque au contact des idées sillonnistes qui vont trouver dans le Finistère, et particulièrement dans le Léon, un terrain d'élection privilégié. « Aux dires de ses enfants, indique Paul Meunier, c'est dès 1902, l'année de ses vingt ans, qu'il a commencé à militer ». Saïk ar Gall participe alors à l'essor remarquable du Sillon dans le diocèse où se multiplient rapidement les « cercles d'études ». On le voit ainsi figurer fièrement au beau milieu d'un groupe de sillonnistes bretons prenant la pose à l'occasion du congrès régional de cette organisation, à Lorient en 1906. Au premier rang, debout, il est juste à gauche de Marc Sangnier qui, fraternellement, ou paternellement, le tient par l'épaule tandis que de l'autre côté se trouve Emmanuel Desgrées du Loû, le directeur politique de *L'Ouest-Éclair*, créé en 1899. Le jeune paysan de Plabennec est à l'aise dans cette organisation qui accorde, au moins dans le Finistère, la priorité aux œuvres rurales. Il participe, avec d'autres, à la création d'assurances mutuelles, à Plabennec puis dans le reste du département, prenant la parole pour prêcher les vertus de l'organisation paysanne dans un sens démocratique qui n'est pas sans irriter, déjà, une partie de la hiérarchie ecclésiastique et l'aristocratie rurale. Ces premiers temps sont décisifs, tant pour l'éducation militante de Saïk ar Gall que dans la constitution d'un réseau d'amitiés profondément marqué par l'esprit sillonniste.

La condamnation du Sillon par Pie X, en août 1910, est un rude coup pour Saïk ar Gall qui, comme Marc Sangnier, se soumet « respectueusement aux ordres de Celui qui représente le Christ ici-bas ». Mais elle n'enlève rien à sa « foi démocratique » et à son engagement en faveur de l'organisation paysanne. C'est, du reste, ici que se dessine le conflit potentiel avec l'Office central de Landerneau, où la noblesse léonarde est très représentée, dont l'esprit est nettement moins démocratique. La présence de paysans plabennécois au sein du conseil d'administration de cette organisation, à l'exemple de Saïk Tinévez, indique déjà les difficultés auxquelles Saïk ar Gall va être confronté dans sa propre paroisse. Parallèlement, il s'engage avec nombre de sillonnistes finistériens dans un combat plus politique en fondant, en 1911, la Fédération républicaine des démocrates du Finistère (FRDF) qui entend œuvrer à la réconciliation des catholiques avec la République. La FRDF participe ainsi, au premier plan, à cette dissidence démocrate chrétienne au sein du catholicisme breton où l'épiscopat, ici représenté par M^{gr} Duparc, soutient ouvertement les tendances les plus conservatrices représentées par une aristocratie cultivant la nostalgie monarchiste. Si Saïk ar Gall connaît, en 1911, l'amertume de l'échec lors d'une élection cantonale à Plabennec face au châtelain local, il joue un rôle déterminant dans l'élection de Paul Simon comme député de Landerneau en 1913. La victoire de ce dernier face au candidat des châtelains et de l'évêque marque la véritable entrée en scène de la FRDF sur le plan départemental.

Seul agriculteur au sein du conseil départemental de cette organisation, Saïk ar Gall va continuer à y tenir une place importante durant tout l'entre-deux-guerres. Militant inlassable de la FRDF puis du Parti démocrate populaire (PDP) qui lui succède, en 1924, il prend régulièrement son vélo pour aller porter la bonne parole lors de réunions publiques dans les communes du Léon et Paul Simon peut toujours compter sur lui lors des différentes élections législatives qui scandent cette période. Saïk ar Gall est réputé alors pour sa verve et son maniement oratoire de la langue bretonne. Son engagement politique illustre les ambiguïtés d'un courant démocrate-chrétien qui tout en cultivant sa singularité dans le monde catholique ne s'en trouve pas moins, dans le cadre de la bipolarisation entre catholiques et laïques qui continue de régenter la vie politique bretonne, à s'allier en certaines occasions avec les milieux conservateurs. Il devient ainsi un des conférenciers de la Ligue de défense d'action catholique (LDAC), qui relaie dans le diocèse l'action de la Fédération nationale catholique (FNC) du général de Castelnau face aux projets religieux du Cartel des gauches. La singularité démocrate-chrétienne se donne néanmoins à voir, au cours des années 1930, dans la lutte contre l'influence grandissante de la Défense paysanne de Dorgères. Saïk ar Gall mène alors une campagne active et pugnace en faveur de Paul Simon confronté à un partisan de la Défense paysanne, Paul Uchard, par ailleurs dirigeant de l'Office central, lors des élections législatives de 1936.

Exploitant agricole, attaché à sa terre, promoteur et défenseur de l'élevage chevalin qui fait la fierté du Léon, Saïk ar Gall continue parallèlement son engagement en faveur de la paysannerie. Au lendemain de la guerre, à laquelle il n'a pas participé du fait des séquelles de la typhoïde, il participe à la fondation, en 1919, de ce qui va devenir l'œuvre de sa vie, à savoir la coopérative La Léonarde. Paul Meunier montre bien ici la conjonction de préoccupations sensiblement éloignées pour expliquer la fondation de cette coopérative. Si l'un des objectifs premiers est bien de fournir aux Poilus de retour du front le vin qu'ils ont pris l'habitude de consommer, il s'agit aussi, et sans doute plus fondamentalement, de travailler à l'organisation du monde paysan dans un esprit de solidarité et de fraternité symptomatique du Sillon. Du reste, les militants sillonnistes ont joué un grand rôle dans la création et l'essor de nombreuses coopératives dans le département, que ce soit avant ou après la dissolution du mouvement. L'essor de La Léonarde, dont Saïk ar Gall assure la présidence, est en tout cas important durant l'entre-deux-guerres durant lequel elle multiplie ses magasins, malgré les difficultés pour trouver les fonds nécessaires et les tensions avec les commerçants locaux. Après les temps difficiles de l'Occupation, l'entreprise reprend son essor, devenant dans les années 1950 une véritable PME avec soixante-quatre salariés et plus de 21 000 sociétaires. Ses camionnettes qui parcourent la région participent à sa popularisation auprès de tous les Léonards.

Militant de la cause paysanne, Saïk ar Gall l'est toujours aussi de la démocratie chrétienne qui a pris, après-guerre, le visage du Mouvement républicain populaire (MRP). Mais sa candidature aux élections cantonales en septembre 1945 se solde

par un cuisant échec face au gaulliste Gabriel de Poulpiquet qui entame ici une brillante carrière politique. Saïk ar Gall doit donc se contenter de son mandat au sein de la municipalité de Plabennec où il siège, sans discontinuité, depuis 1912.

Cette vie d'engagement prend fin à la fin des années 1950 lorsqu'il abandonne à la fois la présidence de La Léonarde, en 1958, puis son mandat municipal l'année suivante. S'il perçoit, dans les années qui suivent, les profondes transformations qui touchent son environnement marqué, entre autres, par la montée en puissance des jeunes générations forgées par la Jeunesse agricole catholique (JAC) et les mutations en profondeur du catholicisme sous l'effet du concile de Vatican II, Saïk ar Gall reste, et P. Meunier le restitue fort bien, le militant catholique et paysan d'un autre temps, celui du Sillon dont il a conservé jusqu'à la fin de sa vie l'empreinte indéfectible.

Bien documenté, servi par un propos toujours clair et précis, cette biographie de Saïk ar Gall éclaire ainsi utilement les évolutions d'un monde catholique et rural confronté aux défis de la modernité.

David BENSOUSSAN

Christian BOUGEARD, *La Bretagne de l'Occupation à la Libération, 1940-1945*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Hors collection histoire », 2014, 255 p., cartes, photos, index, ill. n. b. et coul.

Christian Bougeard, connu pour ses travaux sur la Bretagne et plus particulièrement sur la période de la Seconde Guerre mondiale, présente ici un ouvrage « grand public », fortement illustré, et une synthèse scientifique. En fait, photos et texte se répondent et tentent de faire le point sur tous les aspects de cette période en Bretagne, des pages les plus sombres aux incertitudes, le plus souvent d'ordre quantitatif en particulier sur le nombre de victimes (civils, tués, déportés, fusillés).

L'auteur a choisi un plan croisant chronologie et thématique lorsque cela était possible. Le premier chapitre évoque naturellement mai-juin 1940 avec l'arrivée massive de réfugiés, de militaires et le brassage de population qu'elle suscite, suivie de l'occupation avec l'arrivée de la *Wehrmacht* à partir du 17 juin. Le bouleversement qu'entraînent l'armistice et l'occupation est aggravé par le nombre de prisonniers de guerre qui manquent pour l'agriculture et l'industrie, pour une durée que la majorité pense courte : jusqu'à la signature du traité de paix. Puis, l'auteur montre que, dès l'été 1940, dans la guerre qui oppose l'Allemagne au Royaume-Uni, la Bretagne est un enjeu stratégique majeur. Aux avant-postes de l'Atlantique, la Bretagne fait tout de suite l'objet d'une attention particulière de la part de l'occupant avec la construction de bases de sous-marins, d'aérodromes, de bunkers, etc. Quant aux Britanniques, ils suivent de près ces activités grâce aux réseaux de renseignement créés dès l'été 1940 et disposent ainsi d'éléments leur permettant de délimiter plus précisément les zones à bombarder.